



HAL
open science

La réception contemporaine de Carl Schmitt et de Leo Strauss en Chine

Bruno Quélenec

► **To cite this version:**

Bruno Quélenec. La réception contemporaine de Carl Schmitt et de Leo Strauss en Chine . Revue Française de Science Politique, 2018, 68 (1), pp.130-133. 10.3917/rfsp.681.0124 . hal-04157506

HAL Id: hal-04157506

<https://hal.science/hal-04157506>

Submitted on 10 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La réception contemporaine de Carl Schmitt et de Leo Strauss en Chine¹

Dans un article publié en 2010, l'historien des idées nord-américain Mark Lilla témoignait de son étonnement face à la réception chinoise – aussi rapide que massive – des écrits de Carl Schmitt et de Leo Strauss. Lors d'un séjour en Chine, il avait en effet constaté que la pensée de ces deux théoriciens n'était pas seulement bien connue de la plupart de ses interlocuteurs, mais qu'elle se trouvait souvent mobilisée dans les débats sur l'avenir du pays. Comment expliquer le succès soudain d'anti-communistes si farouches dans l'Empire du Milieu ? C'est la question à laquelle veut répondre l'ouvrage collectif *Carl Schmitt and Leo Strauss in the Chinese-Speaking World* dirigé par le philosophe Kai Marchal et le politiste Carl Shaw. À travers l'étude approfondie de son contexte idéologique d'émergence, de ses canaux de diffusion, et de ses enjeux théoriques et politiques, le volume, issu d'une conférence tenue à Taïwan en 2014 et rassemblant des textes de chercheurs européens, nord-américains, chinois et taïwanais, propose un premier état des lieux – souvent critique – de cette réception.

De nombreuses contributions insistent sur la nécessité de comprendre l'attrait pour les deux théoriciens dans le contexte de la crise actuelle profonde du régime chinois : en effet, la mise en place de l'économie dirigée de marché à la fin des années 1970 a provoqué une augmentation considérable des inégalités sociales et de la corruption, que le parti communiste chinois (PCC) a bien du mal à compenser sur le plan idéologique. Face à cette crise, le champ intellectuel chinois, aujourd'hui relativement autonome vis-à-vis du pouvoir politique, est divisé. Alors qu'il existait dans les années 1980 une sorte de front intellectuel favorable à des réformes libérales, des scissions profondes naissent après Tiananmen : les « libéraux » souhaitent poursuivre les réformes économiques tout en prônant l'établissement d'une démocratie représentative ; la « nouvelle gauche » s'oppose quant à elle surtout au cours « néolibéral » du PCC et priorise les revendications de justice sociale.

Selon C. Shaw, une partie des représentants de cette dernière mouvance (il cite Zhang Xudong, Wang Hui, Liu Xiaofeng, Gan Yang) prend dans les années 2000 un virage nationaliste et néoconservateur, largement inspiré par la lecture de Carl Schmitt. Rejetant l'« impérialisme culturel » occidental, ces intellectuels se feraient maintenant les apôtres d'un exceptionnalisme chinois tout à fait compatible avec le maintien de l'autoritarisme². On peut objecter à cette analyse que la seule référence à Schmitt ne suffit pas à mettre tous ces auteurs sur le même plan ; et on s'interrogera notamment sur la pertinence du rapprochement effectué entre Wang Hui, figure montante de l'altermondialisme, et les autres néoconservateurs chinois. Certes, la critique de la « politique dépolitisée » du PCC articulée par W. Hui s'inspire bien de quelques passages de la *Notion de politique* (il reprend notamment à Schmitt son concept

1 À propos de Kai Marchal, Carl K.Y. Shaw (dir.), *Carl Schmitt and Leo Strauss in the Chinese-Speaking World. Reorienting the Political*, Lanham/Boulder/New York/London, Lexington Books, 2017, 281 p., bibliographie, index et Qi Zheng, *Carl Schmitt, Mao Zedong and the Politics of Transition*, London, Palgrave Macmillan, 2015, 177 p., index.

2 L'article de Han Liu illustre bien ce type de position néoconservatrice dans le volume.

de « neutralisation » du politique), mais l'emprunt reste limité ; il ne « contamine » pas l'ensemble de son dispositif théorique. De plus, son usage des concepts schmittiens et sa critique du libéralisme sont dirigés *contre* la synthèse chinoise entre néolibéralisme et autoritarisme. Alors que les néoconservateurs issus de la « nouvelle gauche » ont construit un rapport positif à ce « modèle chinois » aujourd'hui promu par Xi Jinping, W. Hui prend clairement ses distances vis-à-vis de ce dernier : lire ses écrits à travers les seules lunettes schmittiennes oblitère donc ses autres sources théoriques (post-marxistes et postcoloniales) et invisibilise la particularité de sa position politique.

Les autres contributions du volume sur la réception contemporaine de Schmitt en Chine illustrent bien que la question de ses enjeux politiques ne peut trouver de réponse univoque. Malgré les tentatives de certains libéraux de désavouer la pensée politique du juriste allemand en mettant l'accent sur son engagement national-socialiste ou en parallélisant sa théorie avec celle de Mao³, force est de constater que Schmitt est devenu ces dernières années un véritable « classique » de la théorie politique chinoise : certains de ses concepts, tels le couple légalité/légitimité, y sont mobilisés par-delà les clivages idéologiques. Comme le montre dans sa contribution Charlotte Kroll, on retrouve ainsi chez Gao Quanxi, un auteur libéral chinois renommé, des théorèmes schmittiens arrachés à leur contexte idéologique d'émergence. Mais encore faut-il s'entendre sur la signification même du terme « libéralisme » : C. Kroll suggère en effet que le programme défendu par Gao Quanxi a des accents nationalistes et autoritaires, si bien que la référence schmittienne apparaît difficile à « neutraliser » sur le plan politique.

Une conclusion similaire peut être tirée à la lecture de l'ouvrage *Carl Schmitt, Mao Zedong and the Politics of Transition* de la politiste chinoise Qi Zheng. L'auteure appelle de ses vœux une transition vers la démocratie libérale et tente de montrer comment la théorisation schmittienne des « moments exceptionnels » permet de surmonter tout autant l'écueil du « totalitarisme » maoïste que celui de l'irréalisme des libéraux chinois. Alors que la théorie maoïste ne laisserait aucune autonomie au droit vis-à-vis de la politique, les libéraux, fixés sur la politique « ordinaire », seraient quant à eux incapables de penser les processus révolutionnaires. Schmitt constitue ainsi pour l'auteure une ressource théorique indispensable pour la formulation d'un programme de « transition » car il articulerait ensemble une pensée de la « révolution » et de « l'ordre ». Après une reconstruction de la conception schmittienne du pouvoir constituant (« fondation » de l'ordre politique par le peuple) et de l'état d'exception (« défense » de l'ordre constitutionnel par l'État), l'auteure examine ensuite comment le juriste allemand envisage les rapports entre l'individu et l'État et conclut son développement par une comparaison avec la théorie politique de Mao, centrée autour de la question de la politisation des antagonismes sociaux et de la définition de « l'ennemi de classe ». La présentation des positions de Schmitt est informée et efficace, mais un doute plane vite sur le projet global du livre : ce qui se donne à lire n'a en effet pas grand chose

3 Sur l'interprétation du maoïsme développé par Schmitt dans les années 1960, voir les contributions de Thomas Fröhlich et de Mario Wenning dans l'ouvrage collectif.

à voir avec une réappropriation « libérale » des thèses du *Kronjurist*. Bien que les ingrédients de la politique « exceptionnelle » schmittienne mis en avant dans l'ouvrage soient clairement antilibéraux (nécessité du « sacrifice » de l'individu pour l'État, primat de la raison d'État sur la garantie des droits fondamentaux, critique des intellectuels « irresponsables » et des « puissances indirectes » qui menacent l'unité nationale, etc.), l'auteur ne se confronte pas cependant à cette contradiction manifeste. Prise dans les filets conceptuels schmittiens, elle ne parvient pas à tracer une ligne de démarcation nette entre « l'exception » et la « règle », donnant l'impression que la première imprègne irrémédiablement la seconde et que toute politique libérale « normale » vit finalement de la *réactivation régulière*, orchestrée par l'État, de l'exception, c'est-à-dire de l'antagonisme entre « ami » et « ennemi ». Mais à vrai dire, Q. Zheng ne s'en cache pas : cette réactivation peut mener selon elle à une suspension provisoire des droits fondamentaux au nom de la protection de la « décision » politique originelle du peuple constituant. Comment garantir cependant que le souverain interprétera correctement celle-ci et qu'il ne profitera pas de l'état d'exception pour instaurer un nouveau régime ? L'auteur ne nous le dit pas, alors que cela aurait dû constituer le point de départ de la réflexion. La conclusion du livre est à l'image de l'ensemble et laisse tout autant le lecteur sur sa faim : dans sa trop courte « feuille de route » pour une politique de transition démocratique, Q. Zheng ne rentre pas dans une analyse concrète de la situation politique chinoise actuelle et se contente de rappeler (avec Schmitt et contre Mao) que toute politique « extraordinaire » doit viser le retour à la « normalité » constitutionnelle, sans que l'on comprenne vraiment comment, et même pourquoi. L'ouvrage ne tient donc pas les promesses de son titre.

Si l'on peut inscrire l'enthousiasme chinois pour Schmitt dans une dynamique internationale – déjà bien étudiée⁴ – de la réception de son œuvre, la « fièvre » pour Leo Strauss semble quant à elle beaucoup plus mystérieuse. Pour la comprendre, il faut s'attarder, comme le font plusieurs contributions de l'ouvrage collectif, sur la trajectoire des deux intellectuels à l'initiative de cet engouement : Gan Yang et Liu Xiaofeng. Directeur d'une des maisons d'édition libérales les plus en vue dans les années 1980, G. Yang est contraint après Tiananmen à l'exil aux États-Unis, où il effectue un doctorat à l'université de Chicago, bastion des Straussiens. Aujourd'hui à nouveau bien établi dans le paysage intellectuel chinois, ses positions politiques ont radicalement changé : autrefois grand critique de la culture traditionnelle de son pays, G. Yang est désormais un défenseur du confucianisme, dont il veut faire un des trois piliers idéologiques de l'État chinois et de son système éducatif, avec le « socialisme » de Mao et le « réformisme » de Deng Xiaoping. On retrouve ce type de construction nationaliste aventureuse dans les écrits de son ami Liu Xiaofeng. Favorable au libéralisme et à l'implantation du christianisme en Chine dans les années 1980, le tournant du siècle correspond pour lui aussi à un renversement de sa

4 Voir notamment Jan-Werner Müller, *Carl Schmitt. Un esprit dangereux*, traduit par Sylvie Taussig, Paris, Armand Colin, 2007 (Le temps des idées) (1re éd. : *A Dangerous Mind : Carl Schmitt in Post-War European Thought*, New Haven, Yale University Press, 2003). 400p.

position idéologique. C'est L. Xiaofeng qui, à travers un travail d'édition et de traduction important, a été l'artisan principal de l'introduction des œuvres de Schmitt et de Strauss, ainsi que de la philosophie politique antique. Quel rôle la philosophie politique de Strauss joue-t-elle cependant dans les programmes « néoconservateurs » de ces deux auteurs ? À la lecture des articles de C. Shaw, K. Marchal, C. Nadon et J. Chen, on peut relever deux thématiques du philosophe réappropriées aujourd'hui par les Straussiens chinois : celle du retour aux « anciens », d'une part, celle du rapport entre philosophie et politique, d'autre part.

Les catastrophes politiques du XXe siècle appelaient pour Strauss à une réévaluation des fondements de la modernité, mais aussi de ce avec quoi celle-ci avait rompu : la philosophie grecque ancienne. Cette dernière n'était cependant selon lui pas immédiatement compréhensible, tant les cadres interprétatifs modernes « historicistes » déformeraient le regard ; il faudrait réapprendre à lire les auteurs du passé en tentant de les « comprendre comme ils se comprenaient eux-mêmes ». Ce programme est aujourd'hui repris et transformé par les Straussiens chinois dans le cadre d'un retour à « leurs » classiques, retour passant préalablement par une « libération » vis-à-vis des schèmes herméneutiques « occidentaux ». Comme le remarque K. Marchal, il semble que l'opposition structurante de la philosophie straussienne (entre « anciens » et « modernes ») ait tendance, chez G. Yang et L. Xiaofeng, à se transformer en un antagonisme entre « Est » et « Ouest ».

Ce retour aux « anciens » doit permettre une nouvelle compréhension des rapports entre la philosophie et la politique. Dans un échange célèbre avec Alexandre Kojève, Strauss avait explicité sa position sur le sujet en opposant le caractère essentiellement « pratique » et « révolutionnaire » de la philosophie moderne à la « modération » de la philosophie politique classique. Selon lui, les classiques avaient conscience du fossé entre l'opinion et la vérité philosophique et ne cherchaient pas à remplacer la première par la seconde, contrairement aux modernes. La « politique philosophique » des anciens ne se manifestait pour Strauss non pas dans une action politique cherchant à transformer l'État et la société à l'aune de principes rationnels de justice, mais dans un *art d'écrire entre les lignes* qui permettrait d'éviter la « persécution » en se conformant (en surface) aux opinions dominantes. Cette thèse paradoxale, qui consacre le caractère « subversif » de l'activité philosophique tout en rejetant son devenir-pratique potentiel, a des implications conservatrices et élitistes, souvent relevées : le philosophe classique de Strauss ne ruse pas seulement avec la censure du pouvoir d'État, il ne se protège pas seulement de la « persécution » des masses ; il est également de son *devoir* de ne pas critiquer directement les mythes fondateurs de l'État pour assurer la stabilité de l'ordre politique existant.

Les contributions de C. Shaw, K. Marchal et C. Nadon montrent que Gan Yang et Liu Xiaofeng sont fascinés par cette conception et qu'ils s'en inspirent largement : si les deux intellectuels, sur le plan « exotérique », prêtent allégeance au PCC et font de Mao le père fondateur glorieux de la Chine, il semble que leur enseignement « ésotérique » rompe radicalement avec les principes du marxisme et avec toute forme d'égalitarisme. C. Nadon va jusqu'à mettre en doute la sincérité même du « retour » au

confucianisme chez ces deux auteurs : il s'agirait plutôt d'une réinvention consciente de la tradition culturelle nationale prenant les apparences d'une fidélité stricte aux sources. L'auteur américain, lui-même straussien, suggère que cette réinvention est parfaitement en accord avec l'intention du philosophe. C. Shaw et K. Marchal s'opposent quant à eux à cette interprétation et contrastent un Strauss « apolitique » avec sa réception idéologique chinoise, mettant en avant le caractère essentiellement « zététique », c'est-à-dire sceptique et apolitique de sa philosophie. On ne tranchera pas ici entre ces deux lectures, mais on remarquera que la question aurait peut-être pu être approfondie en prenant plus en compte les sources des interprétations chinoises de Strauss et de Schmitt. Comme l'affirment différentes contributions, G. Yang et L. Xiaofeng n'ont en effet pas découvert Strauss et Schmitt *directement*, mais par le détour d'une interprétation déjà bien établie : celle de Heinrich Meier, déployée dans *Carl Schmitt, Leo Strauss et la Notion de politique*⁵. En faisant de la théologie politique schmittienne et de la philosophie politique straussienne les deux faces d'une critique radicale du libéralisme, H. Meier, intellectuel de la « nouvelle droite » allemande dont la plupart des ouvrages sont aujourd'hui traduits en chinois, semble avoir largement préformé l'interprétation de Strauss et Schmitt par G. Yang et L. Xiaofeng. Il méritait donc d'être traité comme un acteur à part entière de cette réception.

Bruno Quélenec

A.T.E.R en Science Politique à l'Université Panthéon-Assas (Paris II)
Groupe de recherche sur la Culture de Weimar (SIRICE, UMR 8138)
Laboratoire des Théories du Politique (CRESPPA, UMR 7217)

5 Heinrich Meier, *Carl Schmitt, Leo Strauss et La notion de politique*, traduit par Pierre Manent, Paris, Julliard, 1990 (Commentaire) (1^{re} éd. : *Carl Schmitt, Leo Strauss und « Der Begriff des Politischen »*, Stuttgart, Metzler, 1988). 178p.